

English version 

35^{es} Rencontres Henri Langlois Festival International des Ecoles de Cinéma



Edition 2012	Actualités	Pros/Presse	Éducation à l'image	Ateliers	Contacts
Événements	Inscrire un film	Infos pratiques	En images...	Newsletter	Le Festival

ÉDITIONS PRÉCÉDENTES



30e Festival international des écoles de cinéma
Poitiers du 07/12 au 14/12 2007

75 Oeuvres / 22 Pays
Palmares : 10 oeuvres primées

Les membres du Jury :

- Maud AMELINE, Scénariste
- Sergio BASSO, Réalisateur (primé à Poitiers en 2006)
- Mia HANSEN-LØVE, Réalisatrice
- Ludovic HENRY, Producteur de courts métrages
- Anne THÉRON, Metteur en scène, réalisatrice, écrivain



Anne THÉRON : Metteur en scène, réalisatrice, écrivain

Anne THÉRON écrit des romans, des scénarios et des pièces. Elle réalise des films et fait de la mise en scène au théâtre. On retient notamment de sa filmographie *Ce qu'ils imaginent* (2004), long métrage avec Marie TRINTIGNANT, Julie GAYET, Aurore CLÉMENT, Didier BEZACE, *Elle grandit si vite* (1999) court métrage avec Marie TRINTIGNANT sélectionné dans de nombreux festivals. Anne THÉRON et co-écrit des scénarios pour différents réalisateurs de cinéma et de télévision. Au théâtre, elle a écrit et mis en scène *Antigone*, *hors-la-loi d'après SOPHOCLE*, *La Religieuse de DIDEROT*. On compte parmi ses ouvrages *Faux papiers* (1987), *Les Plaisirs et les corps* (1983) et *Figures* (1983), qui a été sélectionné pour le prix Médicis.



Newsletter | Contacts | Partenaires | Mentions légales | Plan du site
© 2012 Rencontres Henri Langlois / TAP scène nationale



Anne Théron, précieux pluriels

le figaro

Armelle Héliot

Elle est plusieurs et pourtant elle est unique. Elle est singulière mais elle travaille au pluriel. Anne Théron est sans doute l'une des artistes les plus intéressantes de sa génération - quarante et quelque - mais il est parfois long d'être reconnue à son exacte valeur. Ce n'est pas elle qui le dirait, car, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, elle est modeste, discrète. Ce qui ne veut pas dire sans fierté.

Et puis n'exagérons pas, elle n'est pas un poète maudit puisque Didier Bezace l'a invitée la saison dernière à mettre en scène au Théâtre de la Comédie d'Aubervilliers. Et son travail sur *La Religieuse* d'après Diderot a connu un tel succès qu'il y est à nouveau programmé après une tournée. La comédienne qui porte le projet d'Anne Théron, Marie-Laure Crochant, magnifique et audacieuse jeune interprète, a reçu le prix Jean-Jacques-Gautier 2004 (*nos éditions des 12 mars et 4 juin 2004*). Ce n'est pas rien, tout cela. Et elle l'admet. En riant et en roulant ses cigarettes. Elle a commencé avec un roman, *Figures*, il y a déjà plus de vingt ans... mais elle savait déjà qu'elle ferait fi des frontières. Lire, écrire, adapter, mettre en scène, diriger, tout cela ne fait qu'un dans la vie de celle qui a fondé une compagnie au joli nom, les Productions Merlin. C'est aussi le prénom de son fils, Merlin. Il compte beaucoup dans ses enchantements. Elle croit aux bonnes fées, Anne Théron. Elle est profonde et son amitié se mérite. On n'oublie pas que Marie Trintignant aimait l'ap-



Anne Théron chez elle, auprès des affiches qui disent beaucoup : *La Religieuse* qui a valu à Marie-Laure Crochant le prix Jean-Jacques-Gautier 2004 et *Ce qu'ils imaginent*, un film qu'aimait particulièrement Marie Trintignant. (Photo J.-C. Mamarola/Le Figaro.)

Richard III et la danse

Parmi les projets d'Anne Théron, un stage danse/théâtre, dans le cadre des formations conventionnées professionnelles de l'Afdas (fonds d'assurance formation des intermittents du spectacle). Du 2 au 31 mai prochain, soit une période de quatre semaines de 35 heures et un lieu, la salle de répétition du Théâtre de la Comédie d'Aubervilliers.

Ce stage est ouvert aux danseurs et aux comédiens. Douze personnes y sont attendues et les intervenants seraient : Anne Théron elle-même, bien sûr, Marie-Laure Crochant, comédienne, Jacques Séchard, vidéaste, Chantal Jannelle, orthophoniste. Évidemment, il est tentant de partir de la disgrâce physique de Richard III tel que le peint Shakespeare, « crapaud du diable », pour s'interroger sur le lien corps/jeu à travers la poésie du grand élisabéthain. C'est du corps, les acteurs comme les danseurs le savent, que sourd souvent le sens. Au travers des mots, bien sûr. Mais par le mouvement, la danse ou l'immobilité, aussi bien.

Rens. : ane.theron@libertysurf.fr

souligne que pour elle « *Anigone* sera jouée par une danseuse parce qu'il est clair que son âme est déjà ailleurs, si son corps est bien présent au monde ». Le chœur, ce sera sans doute Marie-Laure Crochant qui l'interprétera. « *C'est la voix d'une toute jeune fille une enfant. C'est la petite Anigone, me semble-t-il...* » Elle sort très vite son portable, cette fille qui est le chœur. On est deux jours... Une autre voix off celle d'un homme, se fait entendre d'entrée de jeu tandis que tout commence dans des froissements d'étoffe et des respirations, tandis que tout commence par des questions auxquelles on tente depuis l'aube du monde de répondre... Il est du côté de la psychanalyse, l'homme qui interroge ? Peut-être...

Mais ce qui a le plus impressionné Anne Théron en relisant *Anigone*, c'est sa fin, le dénouement par la corde. Comme Jocaste. Deux pendaisons sur lesquelles Anne Théron s'est interrogée. Elle lit beaucoup, elle sait beaucoup. Elle connaît l'analyse. Elle a lu Lacan et Steiner. Elle ne se litote pas pour autant. Elle aime aller jusqu'au pourquoi des choses, des comportements. Même si elle sait que les explications n'ont jamais valeur définitive.

La production prend forme. Elle cherche une danseuse pour jouer la rebelle, elle a un projet de film - des vampires, aujourd'hui et femmes - et a repris l'écriture d'un roman. Elle va. Elle avance. Il faut la suivre.

Théâtre de la Comédie d'Aubervilliers,

à 20 h 30 du mardi au samedi et en matinée le dimanche à 16 h.

Tél. : 01-48.33.16.16.

perler « patron ». Elle lui faisait tout confiance et elle est pour jamais la belle taciturne de *Ce qu'ils imaginent*, tourné au Havre dans des lumières d'hiver et de lointains inaccessibles... Depuis ce temps-là, Anne Théron a un peu laissé pousser ses cheveux. Elle est moins maigre. Elle laisse affleurer la douceur qui est en elle. Moins « rock » peut-être, mais toujours aussi lucide et entreprenante. Étonnée et émue par le succès de sa proposition sur *La Religieuse*, travail très représentatif de ce qu'elle aime élaborer : le sens, l'espace, le pond, ainsi que les sons, les lumières. On peut dire qu'elle a découvert Marie-Laure Cro-

chant, lui a donné son premier grand rôle. Après une tournée au cours de laquelle, dans des salles très diverses, la proposition a été reçue dans l'émotion, le recueillement, *La Religieuse* est à Aubervilliers et nous en reparlerons encore car un spectacle mûrit avec le temps... Anne Théron a mis en œuvre d'autres projets. Et notamment une adaptation très originale de *Anigone* de Sophocle sous le titre *Hors-la-loi*. Elle le dit de sa voix au timbre ferme, débit rapide et vivacité du trait : « *Dans cette version, il n'y a plus que quatre personnages incarnés. Le chœur et trois protagonistes, Anigone, Créon (Jeffrey Carey), Édipe (Thierry Gibault).* » Jocaste ? « *Elle est en voix off*, précise l'auteur, qui

UN PREMIER ROMAN PAR JOUR | Figures d'artistes au ralenti

Un premier roman par jour pendant le Salon. Aujourd'hui, « Figures » d'Anne Théron. Lent récit de la fatalité dans nos agitations. Souffrance et sobriété.

Quelques personnages. Figures de femmes. Un visage d'homme. Anormalement beau. Une description de la vie quotidienne d'artistes parisiens des années 80. Des jours tranquilles comme l'eau qui dort ? Attention danger. Des rencontres et des solitudes. L'attente patiente d'une longue attente. Des allées, des venues, du va et du vient. De la circulation. Un déménagement. Les taxis comme des passeurs. Etranges conducteurs. Les mots les plus ordinaires : « Julie indique la rue Montorgueil ». On les lit comme les incipit de nouvelles aventures. Comme s'il était écrit : « Si nous partions pour Saint Petersburg ». Sur le trajet, les silhouettes obstinées de guetteurs solitaires. Seulement des putains. La noire du coin de la rue. Ou les femmes vieillissantes affalées sur les banquettes d'une brasserie. Et des histoires de cinéma. L'écriture d'un scénario, scènes de maquillage, un tournage à la campagne. Un acteur introuvable. De temps en temps, intervention de la

narratrice. « J'ai peur de laisser les lecteurs peut-être ennuyés par la description méthodique des comportements de ces quelques personnes ».

Le spectacle fatal d'une valse aux adieux qui n'en finirait pas. « La répétition des sentiments est quelque chose d'incroyable ». Dans le récit, une sorte de dépouillement optique, un cadrage sobre. Lyrisme minimal. Mais lyrisme. Un ralenti poignant. Quelques accélérations. Deux lignes de coke. Des vies réduites à ce qu'elles sont : le spectacle qu'elles donnent d'elles-mêmes. « Nous ne sommes rien que nos actes ». Mais une densité, quelque chose d'ardent, une sorte de belle souffrance devant l'inévitable. Ils vont et ils viennent. Pour chacun, un destin. Mais le destin se mêle au grand fleuve. Le singulier se perd dans la

foule qui marche. Il ne reste que le souvenir de quelques gestes. L'empreinte fragile d'un passage. Sur le sable du temps, des figures. La géométrie de quelques variables. Signes entrecroisés de vies imposées. Dans un livre de Marguerite Duras, un homme regarde couler les eaux d'une rivière et dit : « C'est ça l'amour, s'y soustraire, on ne peut pas ».

Même impression d'inéluctable dans ce livre. On joue à jouer Comédiens et acteurs. Apparence d'une mise en scène. Jusqu'à l'émiettement. Heureusement (??), l'oubli enterre tout. « Elle lui a obtenu un petit rôle dans le dernier film qu'elle a tourné. Il ne cesse de parler de suicide, mais il boit trop pour faire quoi que ce soit. Rachel écrit un nouveau scénario ».

Sur la quatrième de couverture, il est écrit : « Anne Théron est née à Lille, en 1959. Etudes de droit et de cinéma à Aix-en-Provence. A réalisé un court-métrage : « Essai sur un regard. Figures est son premier roman ». Par ailleurs, le livre s'ouvre sur une citation de Roland Barthes. C'est peut-être à sa curieuse formation, doux mélange de lecture du Code Civil, et d'un certain regard cinématographique, et à la fréquentation de l'auteur du Degré Zéro, qu'Anne Théron doit son étrange qualité.

Daniel RONDEAU

Anne Théron. Figures. Buchet Chastel. 235p. 80F.



Libération au salon

LIBÉRATION est présent au Salon. Au stand 013, vous trouverez les publications du journal, numéros spéciaux (sur Sartre, la Pologne, l'année 82...) des affiches, des agrandissements de « une »... Et vous pourrez discuter avec les animateurs de la rubrique littéraire, si vous passez au bon moment.

Anne Théron

une petite fille de Joyce et de Gombrowicz

IL y a plusieurs manières de résumer un livre. On peut se contenter, par exemple, d'évoquer une certaine Rachel Weiler, cinéaste, partageant sa vie et son lit avec Elsa, écrivain, double brun de cette femme blonde. On pourrait ajouter que Rachel va réaliser un film dont le héros sera Jean-Louis Botté, un comédien à la beauté parfaite, mais dont la beauté s'écaillera au fil du tournage jusqu'à disparaître dans sa glace, détruite par Julie, sa compagne, qui aura rejoint le camp d'Elsa et de Rachel.

Et on n'aura rien dit de *Figures*, le premier roman très troublant (mais, Dieu, quel mauvais titre !) d'Anne Théron. L'essentiel ? Eh bien, il réside dans une écriture d'une fermeté, d'une densité, d'une maturité extrêmes qui frappe, venant d'une débutante. A vingt-trois ans, cette jeune fille à la tête bien faite n'a pas choisi la facilité. Pas de chapitre. Pas de renvoi à la ligne après chaque scène. Anne Théron qui a lu passionnément Joyce et Gombrowicz se contente de paragraphes correspondant à ses journées d'écriture. Elle décrit chaque personnage avec une minutie très calculée. Aligne les scènes et les gestes non sans maniérisme. On pourrait lui reprocher de penser davantage à son propre plan de travail qu'au plaisir du lecteur. Mais elle vous dira que cela n'était pas son but. *« Je voulais écrire autre chose que ce que je lis habituellement. Me mettre devant une table et rédiger deux cents pages. J'ai d'ailleurs pris énormément de plaisir à le faire. »*

On aura beau jeu de la renvoyer à l'école du regard et à Robbe-Grillet. Anne Théron, une fois de plus, a une réponse toute prête :

« J'ai vingt-trois ans, le nouveau roman c'était dans les années 50. » Mais aussitôt les références fusent. Voilà qu'elle évoque la perfection selon Descartes, la beauté selon Platon. Voilà qu'elle s'emballe en évoquant sa grande passion : le cinéma. *« Je serai cinéaste, dit-elle. J'ai d'ailleurs réalisé un film avec des amis, 13 minutes en 16 mm. Cela m'a coûté 2 500 F. Au total : un résultat décevant mais une expérience intéressante. »*

Curieuse jeune fille d'aujourd'hui qui glisse : *« Je ne travaille pas pour vivre, je vis de restes de chômage. En attendant, je lis, je vais au cinéma, j'écris. »* Dont le deuxième livre est déjà achevé. Dont le troisième est en route. Et qui avoue à propos de *Figures* : *« Sincèrement, je ne pensais pas qu'il serait édité ! »* Et espère en vendre *« trois cents exemplaires. »*

La rigueur, on la trouvera dans cette écriture à la fois fine, précieuse, savamment descriptive qui rend formidablement attachants des personnages doués d'âme mais dont ne nous sont livrées que les manifestations extérieures.

Un homme détruit par son reflet, trois femmes qui dansent une sarabande autour de lui : l'une filme, l'autre écrit, l'autre joue. N'y cherchez pas de références. Varda y reconnaîtra-t-elle l'une des siennes ? Le lecteur exigeant pourra, lui, reconnaître d'emblée, sous l'apparente rigidité du propos, les prémices très prometteurs d'un écrivain.

Gilles PUDLOWSKI

FIGURES
d'Anne Théron
(Buchen-Chastel,
235 p., 80 F)

WORLD LITERATURE TODAY

FORMERLY BOOKS ABROAD

A LITERARY QUARTERLY
OF THE UNIVERSITY
OF OKLAHOMA
NORMAN, OKLAHOMA
73019 U.S.A.

FROM THE

SPRING 1984

ISSUE

Anne Théron. *Figures: Essai sur un miroir*. Paris. Buchet/Chastel. 1983. 235 pages. 80 F.

Figures is a misleading title for an interesting first novel. Hardly an essay, this novel portrays the role of mirrors in the life of a middle-aged actor who, confronted by a demanding woman filmmaker, begins to disintegrate rapidly as his handsomeness disappears. His masculine beauty begins to efface itself from the mirrors that have been his constant witness, and thus he can no longer see himself; for what he wants to see is ceasing to be.

Théron has written a quite representational work of narration, but one that draws upon the techniques of recent, more experimental fiction. She creates a kind of mosaic of narrative segments, juxtaposing her actor and the young cocaine-sniffing woman he has picked up on the streets, the filmmaker with her lesbian lover, and an aging actress who depends on a young lover for her daily existence. Two talking cats complete this parade of couples. The writing flows forward as an uninterrupted present moment, broken only by occasional reflections of the narrator. If this technique can verge on monotony, it can also be quite successful in depicting the routine of lives given over to repetition of the same gestures and acts. Finally, Théron's work is an exercise in cruelty, a postmodern dissection of the supposedly glamorous world of acting and filmmaking. Such cruelty may well be a disturbing sign of what is most genuine in our contemporary sensibility.

A. Thiher

Foule sentimentale

Marie Trintignant tient son dernier rôle dans «Ce qu'ils imaginent».

Ce qu'ils imaginent

d'Anne Théron, avec Marie Trintignant, Marc Barbé, Aurélien Wiik, Anne Cantineau... 1h30.

Après plusieurs courts remarquables (*Visite du soir, espoir, Qui t'es toi?, Elle grandit si vite*) et des mises en scène au théâtre (accidentellement à la Commune avec *la Religieuse* de Diderot), Anne Théron poursuit son chemin aux lisières du fantastique et du portrait *border line*. *Ce qu'ils imaginent* porte bien son titre puisque le film, affétries assumées et ambition déclarée, tente de peindre les figures croisées sur une toile mentale,

sans cesse ambivalente et mouvante, entre traumatisme et rêve, dérive et échappée mélancolique. Juliette (Marie Trintignant dans son dernier rôle) tout d'un coup disparaît, abandonnant un mari qui, face à elle, lors d'une banale conversation de début de repas, s'étouffe avec un œuf. Elle se retrouve au Havre, par hasard, tente de prendre un bateau pour l'Afrique, s'installe dans un petit hôtel, tombe amoureuse d'un jeune homme, veut refaire sa vie. Et ne veut pas : elle ne désire rien d'autre qu'attendre, oublier, marcher, servir au bar, regarder le monde d'une autre manière, désinté-

ressée et détachée. Comme en partance. Un jour elle partira, on ne sait où, et son mari (Marc Barbé, sombre), sur ses traces, remontera la filière de cette fuite et de ces rencontres. Jusqu'au néant.

Rien n'est linéaire dans *Ce qu'ils imaginent*, tout passe par les sentiments que les uns éprouvent envers les autres, qui déterminent l'atmosphère, les couleurs, la sonorité, la vitesse même du plan. L'ambition d'Anne Théron voudrait relever ce défi : la mosaïque des destins restituée par un kaléidoscope de sensations, selon un labyrinthe de situations et d'itinéraires. Tout n'est pas très

tenu, et le risque est grand d'une dispersion un peu vaine, mais l'étrange et la pointe souvent, comme lors de ces repas où les personnages se racontent ou au long de ces quasisans fin où les amoureux s'entraident à marcher dans le vent. Mais le film est attachant, fort de ses personnages, humanité dense, perturbée et hésitante, composant un cinéma très peuplé, où l'expérience à partager se fait sollicitation permanente. Anne Théron n'est pas avare, d'histoires, de personnages, de couleurs, de lieux, et cette profusion dessine un cinéma du vertige. ♦

Antoine de Baecque

▲ UNE STAR À LA UNE



Marie Trintignant Le destin brisé

Sa tragique disparition, le 1er août 2003, a entraîné une vague d'émotions comme peu d'artistes en provoquent lors de leur mort. Depuis son départ, Marie Trintignant reste dans notre mémoire collective et cinématographique avec une filmographie de grande qualité. Et la sortie de "Ce qu'ils imaginent", le dernier film qu'elle a tourné et qui est dans les salles depuis le 17 mars, montre le vide qu'elle a laissé dans notre septième art. Retour sur la carrière exemplaire de cette comédienne partie trop tôt et gros plan sur ce long-métrage où Marie Trintignant est plus impressionnante que jamais.

Sa mère, la réalisatrice Nadine Trintignant, l'avait prévenu : "Toutes les actrices sont malheureuses." Et son père, le comédien Jean-Louis Trintignant, lui disait au contraire : "Tu verras, c'est un métier amusant!". Pour Marie Trintignant, ses parents étaient tous les deux dans le vrai comme elle le déclarait dans un remarquable documentaire de Marion Stalens, "Trintignant et Trintignant", rediffusé récemment sur la chaîne TV du câble Planète : "Ils avaient tous les deux raison. C'est vrai, c'est amusant, mais j'ai mis dix ans avant d'être heureuse". Dans "Ce qu'ils imaginent", le très original premier long-métrage d'Anne Théron (en salles depuis le 17 mars), Marie Trintignant paraît en pleine plénitude en maîtrisant totalement sa manière de jouer. Mystérieuse, délirante, poétique, sexy et dégageant un charme à la fois charnel et émotionnel, la comé-

dienne trouve dans ce qui sera, pour l'histoire, comme son dernier film de cinéma, un rôle qui colle parfaitement à son image : insaisissable. Et comme son personnage de Juliette, une femme qui disparaît, soudainement, sans laisser d'adresse. Avec "Ce qu'ils imaginent", Marie Trintignant restera encore un peu plus dans nos souvenirs. Pour celle qui naquit le 21 janvier 1962, il paraissait évident d'opter pour la voie de la comédie. Une mère metteur en scène, un père acteur-star des années 60-70 et unanimement considéré comme l'un des géants de sa génération, deux oncles comédiens (Christian et Serge Marquand, les frères de Nadine Trintignant) et un grand-père maternel qui dirigeait une petite troupe de théâtre : impossible d'échapper à ce milieu artistique ! Après des premiers pas face à la caméra, dès l'âge de 5 et 9 ans, dans "Mon amour, mon amour" et "Ça n'arrive qu'aux autres" réalisés par sa mère,

L'abécédaire de la cinéaste Anne Théron

Avec "Ce qu'ils imaginent", la réalisatrice Anne Théron signe un premier long-métrage qui traite d'un sujet sérieux, la disparition des personnes, avec un style personnel évident où la gravité du propos n'efface jamais l'absurde et la surprise. Déjà metteur en scène de courts et moyens-métrages, Anne Théron a également écrit cinq livres et plusieurs œuvres pour le théâtre et la radio. Elle nous parle de son premier film sous la forme d'un abécédaire. Original et instructif.

D comme Disparition : Le film raconte l'imaginaire des gens que Juliette (Marie Trintignant) a laissés derrière elle. Plus on avance dans l'histoire,

moins on a de certitudes sur elle, la disparue. Pourtant, elle existe, elle est concrète et incarnée. C'est sa disparition qui engendre de la fiction. D'ailleurs, au bout d'un moment, son mari Bernard (Marc Barbé) ne se demande plus où est Juliette mais qui elle est. Peut-être parce qu'on ne sait jamais qui est l'autre. Surtout quand elle est absente.

G comme Genèse : "J'ai toujours aimé les femmes en rupture : qu'est-ce qui fait qu'une femme, un jour, se lève et s'en va ? Qu'est-ce qui fait qu'un jour, une femme décide d'inventer sa vie au lieu de la regarder défilier ?" "Ce qu'ils imaginent" raconte l'histoire de Juliette qui a épousé

un homme, très amoureux d'elle. Et puis un matin, sur un détail, une petite chose qui coïncide (un œuf dur !), Juliette part, droit devant elle. C'est comme si cet œuf dur l'avait réveillé en sursaut. Tout à coup, elle prend conscience d'elle-même et entre dans le monde de son propre désir, sa propre volonté et donc de sa liberté.

J comme Juliette : "Toutes mes héroïnes s'appellent Juliette Weiler comme dans "Ce qu'ils imaginent". Ce qui me nourrit chez Juliette-Marie, c'est la fiction qu'elle déclenche. Pendant le tournage, tous les soirs, quand elle enlevait sa perruque, j'avais un vrai

moment de vertige, je ne savais sincèrement plus qui était Marie. Je crois que je déclinerai Juliette Weiler toute ma vie. Mais celle-ci, cette Juliette de 40 ans, c'est celle que je connais le moins. Elle me fascine, car c'est une absente et j'ai tenté de filmer une absente. Ma tentative ressemble à ça : montrer que le vide est plein."

O comme Œuf : "L'œuf, c'est ce qui ne passe pas. C'est Bernard qui s'étrangle mais c'est dans le gosier de Juliette que ça ne passe pas. Elle n'a rien à lui reprocher pourtant... Et O comme aussi Ozu, le cinéaste japonais. J'avais 13 ou 14 ans lorsque j'ai vu "Le goût du saké".

Je comprends soudain qu'un film, ce n'est pas simplement raconter une histoire, c'est aussi filmer."

V comme Vérité : "Il n'y a pas de vérité au cinéma, il y a du cinéma. Faire du cinéma, cela ressemble à perdre la tête, enfin sortir de soi, autoriser l'imaginaire. Paradoxalement, cela exige une vraie écriture. Sinon, on n'y croit pas."

Depuis la fin du tournage de "Ce qu'ils imaginent", Anne Théron a écrit "Trou noir", son nouveau scénario qui a bénéficié de l'aide à l'écriture du CNC, la bourse Beaumarchais et le soutien de l'APCVL. Elle devrait le tourner en été 2005.

"CE QU'ILS IMAGINENT": UN VRAI FILM D'AUTEUR

Quand Bernard s'étouffe avec un œuf dur devant son épouse Juliette, celle-ci ne réagit pas. Elle le regarde tranquillement s'étouffer et quitte la maison, sans rien dire. Elle rejoint le port du Havre et veut prendre un cargo, mais l'attente doit durer 2 jours. Dans la zone portuaire, elle croise Santiago, un jeune vendeur de frites qui travaille dans le camion ambulant de son père. Entre les deux, c'est le coup de foudre et ils projettent de quitter la France ensemble pour l'Argentine et sa pampa. Mais Santiago a promis à son père de s'associer avec lui pour l'ouverture prochaine d'un snack. Juliette choisit

d'attendre. Pendant ce temps, Bernard, qui n'est pas mort, part à la recherche de sa femme. Il rencontre des personnes qui l'ont croisée et le portrait qu'ils dressent de Juliette lui semble irréal. Sur ce thème de la disparition des individus, Anne Théron propose un long-métrage qui se caractérise par une véritable identité, à la fois dans le traitement narratif et la manière de filmer. Comme dans de véritables tableaux, la réalisatrice offre des paysages et des lieux qui semblent hors de la réalité. Mouvements des caméras, choix des couleurs et sens du récit : Anne Théron ne ressemble indéniablement à aucune autre cinéaste. Pour son premier long-métrage, elle s'attaque en plus à un sujet peu facile : les recherches dans l'intérêt des familles. Il s'agit de démarches administratives concernant des personnes



majeures dont la disparition ne présente pas un caractère inquiétant. Dans ce domaine, selon les dernières statistiques qui datent de l'an 2000, sur les 8244 personnes recherchées, les autorités n'ont retrouvé la trace que de 3034 individus. Avec une originalité dans l'écriture du dialogue et la construction du scénario, Anne Théron fait également preuve d'une belle capacité dans sa direction d'acteurs. Vous serez à la fois émus et heureux de voir Marie Trintignant dans son dernier rôle, celui de Juliette qui choisit de tout quitter pour un autre chemin. Elle est à la fois resplendissante et forte. Impossible d'oublier sa gestuelle, ses regards et sa façon de parler qui n'appartenaient qu'à elle. Entourée d'excellents comédiens comme Didier Bezace, Marc Barbé, Julie Gayet, Peter Bonke ou Aurélien Wiik, l'héroïne

de "Betty" sert son texte et son personnage avec une vérité, à la fois évidente et surréaliste. Ajoutons la lumineuse présence d'Aurore Clément ("Lacombe Lucien", "Jet Set") qui étincelle chacune des séquences où elle apparaît et vous comprendrez que ce vrai et beau premier film d'auteur ne souffre d'aucune comparaison avec la production actuelle. En mélangeant le réalisme pur jus, l'ironie, la cruauté, le sentiment et l'humour qui vire parfois au burlesque, la réalisatrice a concocté une œuvre attirante et désarmante. Si vous souhaitez regarder un film qui sort de l'ordinaire, ne manquez pas "Ce qu'ils imaginent". Pour l'histoire et pour Marie Trintignant.

René CHICHE

"Ce qu'ils imaginent" / dans les salles depuis le 17 mars / durée: 1H30



Marie Trintignant trouve son premier vrai rôle dans le mythique "Série noire" d'Alain Corneau aux côtés de Patrick Dewaere. Nous sommes en 1979 et Marie crève l'écran du haut de ses 17 ans flamboyants. Dans la peau de Mona, quasi muette et renfermée sur elle-même, elle intrigue et séduit. Devenue l'une des jeunes étoiles du cinéma français, elle se plonge pourtant dans le théâtre et apparaît dans une dizaine de longs-métrages, dont l'excellent "L'été prochain" (1985) que signa Nadine Trintignant, sans jamais retrouver les sensations et l'envergure dramatique de "Série noire". Mais c'est Claude Cha-

brol qui lui confia un nouveau rôle très important dans "Une affaire de femmes" en 1988. Marie Trintignant y réussit une de ses premières grandes performances tout en éprouvant son premier plaisir d'actrice. "Jusque là, je me donnais totalement, prête à mourir à chaque prise. S'il n'y avait pas de douleur, j'avais l'impression d'être malhonnête. Claude Chabrol m'a appris à être ludique, à zapper très vite et à passer à autre chose après la prise.", confiait-elle dans une interview à cette époque. Le metteur en scène de "La cérémonie" lui offrira, en 1991, le personnage de "Betty", une alcoolique qui tente de

s'en sortir. Une de ses plus éblouissantes interprétations. Dès lors, Marie Trintignant va s'épanouir à travers une multitude de films qu'elle marque de son empreinte. Quelques titres : "Nuit d'été en ville" de Michel Deville (1990), "Cible émouvante" de Pierre Salvadori (1993), "Les marmottes" d'Élie Chouraqui (1993), "Les apprentis" (1995), de nouveau sous la direction de Pierre Salvadori, "Le cri de la soie" d'Yvon Marciano (1996), "Des nouvelles du bon Dieu" (1996) de Didier Le Pêcheur, "Comme elle respire" (1998), "Le cousin" et "Le prince du Pacifique" (2000) ou "Total

Kheops" d'Alain Bévérini (2002). Sans oublier ces autres derniers longs-métrages que furent "Janis et John" de Samuel Benchetrit ou "Les marins perdus" de Claire Devers, sortis en 2003, et "Le bon sexe" d'Yvon Marciano dans lequel elle joua en 2002 en compagnie d'Elsa Zylberstein et dont la distribution en salles est prévue dans les prochains mois. Autant d'œuvres qui lui permirent de donner la réplique à des comédiens comme Jean-Hugues Anglade, François Cluzet, Jean Rochefort, Guillaume Depardieu, Patrick Timsit, Alain Chabat, Thierry Lhermitte, Christian Charmentant, Richard Bohringer, Sergi Lopez ou Bernard Giraudeau. Dans chacun de ses longs-métrages, Marie Trintignant injectait sa grâce, son aura et ce besoin permanent de liberté qu'elle symbolisait. En allant voir le très bon "Ce qu'ils imaginent", vous retrouverez tout ce qui nous faisait aimer cette comédienne grave comme peut l'être notre époque, mais aussi, légèrement comme une artiste. Marie Trintignant ou la femme libre dans toute sa splendeur.

Robin GERSON

ÉCRIVEZ-NOUS

Ciné hebdo

l'Actualité du Grand Écran

EST VOTRE JOURNAL

Vos avis, vos opinions,
vos conseils et vos critiques
nous intéressent

Quelques extraits de lettres et de messages sur internet envoyés à "Ciné hebdo/l'Actualité du Grand Écran":

● "Très chère rédaction de mon journal de cinéma préféré. Je m'appelle Pauline, j'ai 13 ans et j'adooore votre journal ! À chaque fois, je me régale avec les potins, les interviews, les sorties... Vraiment, c'est une merveilleuse idée que vous proposez là. Je vous quitte sur ces mots en vous disant: bon courage!"

Pauline Sutton / 75006 Paris

Un seul mot après avoir reçu cet adorable courrier écrit à la main: merci, tres cnere pauline!

● "Étudiante en dernière année de journalisme, j'ai tout récemment découvert votre revue de cinéma. N'ayant pu avoir les numéros de février, serait-il possible de me les envoyer?"

Marie Glasman / 75003 Paris

Bonjour Marie. Nous allons le faire, mais c'est exceptionnel que nous envoyions des journaux aux lecteurs car ils sont tous destinés à la distribution. Alors, ne nous ratez pas le vendredi ou le samedi. Et bonne lecture!

Nous attendons vos réactions à :

"Ciné hebdo

l'Actualité du Grand Écran"

Courrier des lecteurs

36 rue Etienne Marcel / 75002 Paris

ou via internet :

cine.hebdo@wanadoo.fr

cinehebdo@hotmail.com



ABATTOIR

REVUE DE PRESSE 2013

**D'APRES LE SCENARIO DE MANUELA FRESIL
UN SPECTACLE DE ANNE THERON ET CLAIRE SERVANT
AVEC / EDITH GAMBIER, CHRISTOPHE MALVAULT, REGIS ROUDIER**

« Abattoir » au théâtre de Thouars ce soir

C'est une soirée spéciale, en deux temps, qui est proposée ce jeudi à 19 heures au Cinéma Le Familia puis à 21 heures au théâtre de Thouars. Deux créations, le documentaire « Entrée du personnel » et le spectacle « Abattoir » sont inspirés d'un même scénario écrit par la cinéaste, Manuela Frésil.

Le film se présente comme un documentaire réalisé à partir de récits de vie des ouvriers des grands abattoirs industriels.

C'est un « défilé ordonné et hâtif de dépouilles imposantes, de carcasses éventrées méthodiquement, de volailles étiquetées, de viandes roses sciées au millimètre. » Et au milieu de tout cela,

des hommes broyés par une tâche violente et répétitive. Ce film a reçu le Grand Prix 2011 de la Compétition Française du Festival International du Documentaire (FID) de Marseille. La chorégraphe Claire Servant et le metteur en scène Anne Théron ont décliné le même scénario dans un spectacle où le corps s'exprime dans l'épuisement de la répétition. Un spectacle dur, mais plein de vigueur et d'espoir. « Notre ambition est de montrer que même usé, le corps continue à parler. C'est ce qu'on appelle l'humanité. »

Tarifs pour toute la soirée : 14 €, 10 € et 6 €. Rens. et réservations au 05 49 66 39 32.



Le spectacle Abattoir est une émanation du film documentaire.

JEUDI 21 MARS 2013

J79D05



En bref

Contre-courant

Souffrances à la chaîne

La caisse d'activités sociales des agents d'EDF-GDF, la CCAS, partenaire du in, offre la possibilité à ses agents en vacances et à d'autres spectateurs de découvrir une programmation spécifique dans le cadre de son festival Contre-courant. Lundi soir, sur la grande scène, dans leur espace de l'île de la Barthelasse, on a pu assister à la représentation d'Abattoir, un spectacle d'Anne Théron, d'après un scénario de Manuela Frésil. Au sein d'un box avec rideaux blancs opaques, une femme (Édith Gambier) et deux hommes (Christophe Malvault, Régis Roudier) jouent le rôle des ouvriers d'une des grandes usines de viande du nord-est de la France, qui racontent à tour de rôle l'usure des gestes répétitifs : trancher, percer la viande, retirer les tendons, les os, dépecer, tirer, porter, mettre sur les crochets.

Les corps des acteurs miment les mouvements toujours recommencés. La femme s'affale au sol dans un bruit mat, se relève, retombe de plus belle (chorégraphie de Claire Servant, interprète chez Régine Chopinot et Alain Buffard). Danse répétitive des gestes mécaniques du travail. La jeune interprète dit les arrêts maladie, le médecin, les opérations. Tous sont atteints eux aussi aux os, aux tendons, aux muscles. Tous ont mal au dos, aux épaules, aux hanches. Si les corps des bêtes sont démembrés sur la chaîne de production, ceux des ouvriers, soumis à des cadences toujours plus rapides, se détériorent. Toutes proportions gardées, le corps du danseur n'est-il pas lui aussi à la même enseigne ? Ce beau travail sur l'épuisement par la répétition, fruit de témoignages directs d'ouvriers de l'agroalimentaire recueillis par Manuela Frésil, tranche sur le tout-venant d'une production sociopolitique molle la plupart du temps.

Muriel Steinmetz

Festival Contre-courant,

jusqu'au 18 juillet, sur l'île de la Barthelasse. Renseignements



LOIN DE CORPUS CHRISTI

REVUE DE PRESSE 2013

TEXTE / CHRISTOPHE PELLET

MISE EN SCENE / ANNE THERON

AVEC / LES ETUDIANTS DE LA 72EME PROMOTION DE L'ENSATT - LYON

000 491

mensuel n° 189 - Fév 2013

ENSATT

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES ARTS ET TECHNIQUES DU THÉÂTRE

**LOIN DE
CORPUS
CHRISTI**

de **CHRISTOPHE PELLET**

mise en scène **ANNE THERON**
avec les étudiants de la
72ème promotion

Du 18 Février au 1^{er} mars
à 20H relâche le dimanche

à l'Ensatt 4 rue Soeur Bouvier
L y o n 5ème

réservation: 04 78 15 05 07 ou
production@ensatt.fr
www.ensatt.fr



Rhône-Alpes

04 78 15 05 07



JACKIE

REVUE DE PRESSE 2010

TEXTE / ELFRIEDE JELINEK

UN SPECTACLE DE ANNE THERON ET CLAIRE SERVANT

AVEC / JULIE COUTANT ET NIRUPAMA NITYANANDAN

théâtre

Jackie Kennedy de la vie à la scène

Qui est Jackie Kennedy? Une silhouette mince et brune, dont nous nous souvenons tous. Peinte par Warhol, égérie d'une jet-set particulièrement glamour, elle reste une figure de la modernité. Ce qu'on sait d'elle? Finalement très peu de choses, si ce n'est qu'elle a révolutionné la silhouette féminine avec ses tailleurs qui gommant la taille et dévoilent les jambes.

Mais derrière l'image, qui est la femme? On est saisi par la violence qui sous-tend le monologue de Jackie, un texte à l'écriture puissante, sèche et corrosive d'Elfriede Jelinek, auteur de *La Pianiste* et prix Nobel de littérature en 2004. Une fois de plus, elle explore la névrose et la brutalité, en mettant en évidence les rapports de forces sociopolitiques et

leurs répercussions sur les comportements sentimentaux et sexuels.

Entre corps et paroles, sons, vidéos et lumières, Anne Théron et Claire Servant interrogent l'histoire de cette femme qui a disparu derrière son image. Sur le plateau, une comédienne (Avec Nirupama Nityanandan) et une danseuse (Julie Coutant) nous ramènent à la crudité d'un être conduit à la soumission. Le pire, c'est que c'est parfois très drôle. Ou très beau. Mais toujours scandaleux.

Vendredi 15 janvier à 20 h 30,
Théâtre & Auditorium de Poitiers.
Durée : 1 h 30. De 20 € à 3,50 €.
Placement libre. Réservations :
05.49.39.29.29
ou accueilpublic@tap-poitiers.com.
Renseignements :
www.tap-poitiers.com



Une comédienne et une danseuse incarnent l'ex-première dame des États-Unis.

(dr)



RICHARD III

REVUE DE PRESSE 2009

TEXTE / CARMELO BENE

MISE EN SCENE / ANNE THERON

COLLABORATION ARTISTIQUE / AKIKO HASEGAWA ET COLYNE MORANGE

En ligne

- Société
- Musique
- Scène
- Arts Visuels
- Bloc-Notes
- Portfolios
- Archives 2002-2003

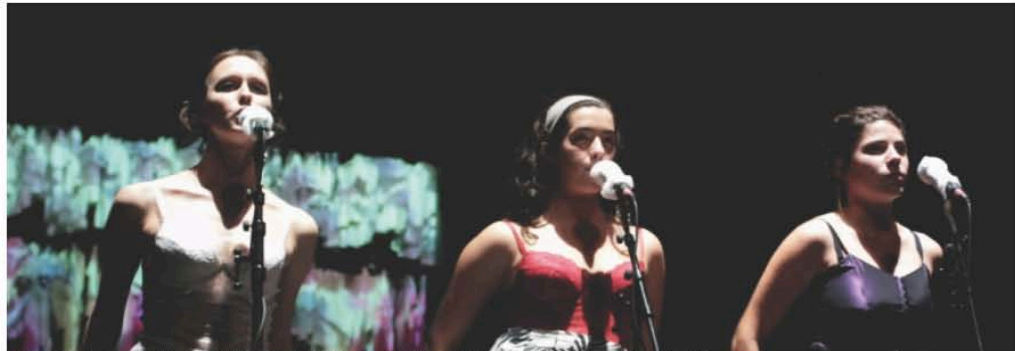
Papier



▲ Le dernier numéro

Fragil

- A Propos de Fragil
- Espaces Presse
- Nous contater
- Liens



FUN 16 : FESTIVAL UNIVERSITAIRE DE NANTES "Richard III" de Carmelo Bene, mis en scène par Anne Théron

En mélangeant narration, installations techniques, vidéos, recherches sonores et travail chorégraphique, Anne Théron a su donner vie à l'adaptation de la pièce *Richard III* de Carmelo Bene. Pendant une heure, le spectateur ne s'ennuie pas et suit la représentation avec émerveillement. Fragil a rencontré Anne Théron, artiste associée au TU qui présente lors du FUN la création *Richard III*.

Publié le 9 avril 2010 Antoine Bernier





Anne Théron a voulu mettre en scène les didascalies de l'œuvre de Carmelo Bene. C'est ce qui fait l'originalité et la richesse du spectacle.



La pièce *Richard III* de Shakespeare a toujours intéressé Anne Théron. Dans cette œuvre, la morale est détournée : *'ce n'est pas parce que Richard est mauvais qu'il devient laid, c'est parce qu'il est laid qu'il devient monstrueux'*. Cependant, c'est le caractère très contemporain de l'adaptation de *Richard III* par Carmelo Bene (en 1977) qui a séduit Anne Théron pour sa mise en scène. Dans cette adaptation de la pièce de Shakespeare, le système royal a disparu et on voit apparaître le Duc de Gloucester entouré de femmes. Tout au long de la pièce, on assiste à la transformation du Duc de Gloucester, caricature de la difformité, en un homme de guerre qui se normalise progressivement pour laisser place au Roi Richard III. Mises à part quelques scènes coupées, la mise en scène d'Anne Théron suit la même progression que l'adaptation de Carmelo Bene.

Spectacle de la transparence.

Dans son spectacle, Anne Théron a voulu mettre en scène les didascalies de l'œuvre de Carmelo Bene. C'est pourquoi, tout comme pour une émission télévisée, un personnage présente les protagonistes, leurs états d'esprits ainsi que les actions à venir. C'est en quelque sorte un personnage omniscient. Cela permet de guider le spectateur dans la narration. C'est ce qui fait l'originalité et la richesse du spectacle.

Dans sa mise en scène, Anne Théron a choisi de laisser apparaître tout l'aspect technique. En effet, les cadres, régisseurs son et lumière, ainsi que tous les techniciens côtoient les acteurs sans que cela dérange le spectateur. La technique fait partie intégrante du spectacle dans cette version de la pièce *Richard III*. D'après la metteuse en scène, « *même les techniciens peuvent être considérés comme des artistes* », ils font un travail tout aussi important que les acteurs.

Mise en scène « d'objet vivant »

Dans son spectacle, Anne Théron ouvre plusieurs portes à la représentation. Tout d'abord, elle joue avec la vidéo en faisant apparaître les acteurs sur différents postes de télévision installés sur tout le plateau, en même temps qu'ils parlent. On assiste, en quelque sorte, à un dédoublement des personnages. Le spectateur a donc le choix entre regarder directement les acteurs jouer sur scène, sur les postes de télévisions ou bien encore sur le grand écran en fond de scène. Ensuite, un grand travail chorégraphique très réussi permet d'embellir la prestation des acteurs. Il donne aussi lieu à une utilisation complète de tout l'espace scénique. Enfin, toute la représentation est accompagnée de recherches sonores très pertinentes qui s'ajoutent aux jeux des acteurs pour former une complexité scénique.

Anne Théron a donc su allier narration, installations techniques, vidéos, recherches sonores et travail chorégraphique pour donner vie à l'adaptation de Carmelo Bene, et ainsi la rendre encore plus contemporaine.

Antoine Bernier

Photos : Jérôme BLIN

[site du TU](#)



AMOUR-VARIATIONS

REVUE DE PRESSE 2008

TEXTE ET MISE EN SCENE / ANNE THERON

GESTION DES CORPS / CLAIRE SERVANT

**AVEC / NIRUPAMA NITYANANDAN, PEDRO CABANAS, RAPHAËLLE DELAUNAY,
ÉRIC STIEFFATRE**

Connectez-vous sur [eve-ne.fr](#)Inscrivez-vous sur [eve-ne.fr](#)

Abonnez-vous à la lettre evéne quotidienne

Le forum evéne

Les quiz

La Lettre Evéne



LIVRES | CINÉMA | MUSIQUE | ARTS | THÉÂTRE | LIEUX | CITATIONS | CÉLÈBRE | AGENDA | BOUTIQUE

Rechercher sur evéne

Actualité | Coups de cœur | Critiques | Spectacles | Théâtre contemporain | Théâtre classique | Comédie & Humour | Danse | Spectacle musical | Top des ventes

Accueil | Théâtre | Contemporain | Amour / variations

Ajouter à mes favoris

0

Faire

1

Twitter

0



AMOUR / VARIATIONS

de Raphaëlle Delaunay, Tous

Dates : du 12 Novembre 2008 au 16 Avril 2009 **TERMINÉ**
Théâtre de la Commune - Aubervilliers (93300)

Voir le programme complet

Evéne

Membres (0)

1

avis

L'Essentiel | Critiques & Avis | Programme | Photos | Pour aller plus loin

GENRE : Contemporain

DATES :
du 12 Novembre 2008
au 16 Avril 2009 **TERMINÉ**

« Mise en scène d'Anne Théron »

PRESENTATION

Après 'La Religieuse', 'Antigone' et 'Hors-la-loi', Anne Théron nous embarque, de son écriture vibrante de sensualité, vers le mélodrame amoureux. Une ferme isolée, chaque après-midi, Tomeo, l'intendant, et Niru, la domestique, se remémorent la passion de leur patron pour une fille de passage. Au fond qu'est-ce qui est vrai dans ce qu'ils se racontent, sinon leur propre désir – immense, impossible ? De ces après-midi, il reste une infinie nostalgie, un étrange érotisme, l'empreinte creusée par la tension entre deux corps, au-delà des mots.

Mise en scène d'Anne Théron
Scénographie et costumes de Barbara Kraft
Lumières de Benoît Théron
Son de Jean-Baptiste Droulers
Avec Pedro Cabanas, Raphaëlle Delaunay, Nirupama Nityanandan, Éric Stieffatre

- Signaler une erreur sur la fiche

Réservez vos places pour "Amour / variations" sur



CRITIQUES & AVIS

Plus

LA CRITIQUE EVENE

by **evéne** par Jean-François Deman

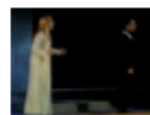
Ah, le pouvoir magique de l'évocation ! Dans son projet artistique, Anne Théron s'attache à travailler sur un langage "organique" au-delà des mots. Le public est

VIDÉOS

Plus



À Tert et à Raisen, de Ronald Harwood, mise en scène d'Odile Reire, jusqu'au 19 mars au Théâtre Rive Gauche.
© théâtre rive gauche



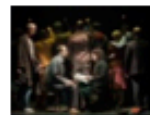
L'Érèvement au Sérail, de W.A. Mozart. Mise en scène d'Alfred Arias. En février à l'Opéra de Montpellier, en mars-avril à l'Opéra de Nantes-angers et en octobre-novembre à Liège.
© Avri Sorant

PHOTOS

Plus



Tobac rouge, un spectacle de mais sans James Thémée
© Mario Del Curto



The Master and Margarita, Mise en scène de Simon McBurney. À la MC93, jusqu'au 9 février.
© Hugo Gandberg

Vendredi 14 novembre 2008

Amour/variations (critique), Théâtre auditorium de Poitiers

Les corps ne mentent pas

Le Théâtre auditorium de Poitiers programme au centre de Beaulieu un spectacle « haute sensibilité », réussissant à rassembler tout ce qui fait l'attrait et le danger de la relation amoureuse. La puissance mélodramatique d'« Amour/variations », écrit et mis en scène par Anne Théron, tient sans doute à la justesse de la narration et à celle des corps dansants.

Niru, domestique au service du « patron » et Tomeo, contremaître, travaillent dans une ferme isolée, brûlée par le vent et le soleil. Ils racontent à deux voix une histoire d'amour impossible, tragique. Celle d'une inconnue déposée là et du « patron », personnages absents, supports de leur histoire vécue par procuration.

Niru entame la conversation avec Tomeo en lui rappelant l'arrivée d'une jeune fille sur le chemin poussiéreux qui mène à la maison du maître. Ils sont tous les deux témoins de cette histoire. Elle veut qu'il lui raconte ce qui s'est passé ensuite : l'inconnue qui cherche du travail dans une ferme qui n'embauche pas de femmes, l'arrivée du « patron » et l'attirance puissante qui les submerge dès le premier instant, et le reste de la communauté qui crève de soif, qui transpire, qui est éteint.



© Luc Béril

Pour faire ressentir l'attrait des corps, les serrements de poitrine, Anne Théron utilise tout :

- Les corps des comédiens-danseurs, Nirupama Nityanandan et Pedro Cabanas, et ceux des danseurs-comédiens, Raphaëlle Delaunay et Éric Stieffatre. Tango sensuel ou chorégraphie contemporaine, les corps nous disent combien il est aussi difficile de se laisser aller que de résister.
- La lumière diffusée au travers de cloisons noires par des rais minces distille une atmosphère un peu irréelle, qui permet aux comédiens de se réfugier hors de ses rayons lorsque l'autre s'approche de trop près.
- Le jeu de miroir ou la vidéo pour nous montrer les différentes expressions des visages et des corps sous des angles différents au fil de l'histoire.
- Le son, par le souffle des comédiens et danseurs dans les micros HF et la musique d'inspiration latino, vibrante.
- Mais surtout la narration accomplie des comédiens.

L'atmosphère n'est pas ici à la mousson mais à la canicule. Pourtant Nirupama Nityanandan entame le récit d'une voix dont l'expression rappelle avec force Jeanne Moreau disant Duras sur le bac du Mékong. Distant et en même temps très impliquée. Plus l'histoire d'amour entre « le patron » et « la jeune fille » avance, plus la comédienne réduit l'écart entre le narrateur et son sujet. Elle exprime de plus en plus implacablement leurs sentiments. Pedro Cabanas parle, lui, de cet amour impossible avec toute la dualité qu'il y a dans une histoire dont on ne sait pas expliquer pourquoi ça ne peut pas marcher, mais où désir et peur se côtoient de trop près pour que la suite soit radieuse. Raphaëlle Delaunay et Éric Stieffatre prennent parfois le relais du récit. Par la danse mais aussi par leurs mots. Moments de répit pour Niru et Tomeo ou leurs doubles « osent », laissent fuser leurs sentiments.

La fin est tragique, mais elle nous laisse partir avec une véritable satisfaction, celle que l'on a quand on se laisse emporter par une passion. ¶

Claire Tessier
Les Trois Coups
www.lestroiscoups.com

Amour/variations, d'Anne Théron
Compagnie Les Productions Merlin



Enregistrement : 03/02/09

Mise en ligne : 03/02/09



Anne Theron est une artiste qui travaille sur plusieurs fronts, comme on combat sur plusieurs fronts. Elle écrit des romans, met en scène des pièces de théâtre et réalise des films. Son exigence en ce qui concerne l'écriture et la mise en scène la conduit nécessairement à forcer les cadres habituels.

Sa dernière création s'appelle *amour/variations*, elle se joue au théâtre, deux acteurs et deux danseurs interprètent un mélodrame, un amour impossible dans un décor étouffant de chaleur, où l'on sentirait presque la poussière rouge des livres de Faulkner s'il n'y avait des vignes. Il y a de la musique, de la danse, des images projetées. Pourtant, on est au théâtre.

Désormais incontournable au théâtre, Anne Theron reviendra au cinéma en 2009, avec un long métrage.

Les prochaines dates d'*amour/variations* :

Théâtre de l'Espace, Scène Nationale de Besançon

. les 5 et 6 février 09

La Comédie de Béthunes, Centre Dramatique National

. les 14, 15 et 16 avril 09

Comment es-tu arrivée à *amour/variations* ? Quel est le cheminement de ton travail ?

Bizarrement, je suis quelqu'un qui a toujours voulu faire de la mise scène, mais je suis d'abord passée par l'écriture. Vingt-cinq ans plus tard, l'écriture est devenue quelque chose d'essentiel pour moi, alors que maintenant je fais plutôt de la mise en scène. J'ai commencé par écrire, plus tard j'ai travaillé avec les images, réalisé des films. Ce sont des comédiens qui m'ont poussée à aller vers la mise en scène de théâtre. Même si j'y pensais depuis quelques temps. Autre paradoxe, ce n'est pas le texte qui m'a amenée à la scène, c'est la danse. C'est très clairement l'influence des flamands, notamment de Wim Vandekeybus. Enfin, je suis arrivée à la scène et il a été immédiatement évident que je ne me trouvais pas dans la logique des codes théâtraux. Je ne cherchais pas à faire des spectacles, mais plutôt des objets, c'est-à-dire des propositions avec un certain nombre d'entrées et pas seulement dans la direction d'acteurs. Un travail sur l'image, sur le son, pour arriver à une logique de la sensation plutôt qu'à une logique de la narration.

Penses-tu souvent à l'œuvre d'après ?

J'ai toujours plusieurs projets qui mûrissent lentement, jusqu'à une certaine évidence. Pour *amour/variations*, c'est une idée qui remontait à plusieurs années, mais c'est aussi lié à la rencontre avec la comédienne Nirupama Nityanandan que j'avais envie de diriger. J'avais envie de travailler autour de l'amour, de l'impossibilité de l'amour et du désir. Je trouve que ce sont des thématiques qui appartiennent au cinéma et certainement pas au théâtre. Parce que le désir passe par le regard, celui qu'on pose sur l'autre, qui fait de lui l'objet du désir. Cela passe donc par le champ, contre-champ. La logique du théâtre passe par la scène c'est à dire un seul plan, la syntaxe du cinéma, c'est plan après plan, ce sont donc des syntaxes différentes. Ce qui m'intéressait était de m'affronter à cette soi-disant impossibilité, celle de mettre le désir en scène au théâtre, de le travailler sur un seul plan. J'avais pensé à repartir de *Moderato Cantabile* de Duras, mais c'était très compliqué d'obtenir les droits. Puis mon équipe m'a dit que puisque j'écrivais, je n'étais pas forcée de reprendre le texte de quelqu'un d'autre. Le texte s'est mis en place très vite. Je crois qu'il était là et qu'en fait, une fois que j'ai eu admis que c'était à

moi de l'écrire, il était simplement présent. Il a littéralement coulé et c'est agréable de constater que parfois, on n'écrit pas, ça s'écrit.

Tu assembles théâtre, cinéma, musique, danse ...comment ?

C'est une approche qui joue sur la transversalité. Ce sont des objets complexes, pas compliqués, mais complexes. Ils proposent un certain nombre d'entrées, toujours avec cette ambition de travailler sur la sensation et non sur la narration. Effectivement, on n'est pas sur des personnages mais sur des corps, des voix, des corps qui incarnent une parole, qui la donnent à entendre et qui emmènent dans une ambiance, dans une atmosphère, dans une sensation. Il faut arriver avec une équipe complète, c'est un point commun avec le cinéma. Les gens de l'image, de la lumière, du son, tout le monde est là dès le premier jour. L'objet s'est construit en avançant tous de front. C'est épuisant, surtout en six semaines, ce qui est très court. Il n'y a pas de recul possible. Et chacun amène sa pierre. D'autant que c'est une pièce qui est écrite pour deux comédiens et qu'il y a quatre personnages sur le plateau. Ce que je cherche depuis que je fais de la scène, c'est donner à voir tout ce qui n'est pas dit. En fait, je ne crois pas à ce que racontent les personnages, ce qui est étrange puisque je viens du texte.

C'est une méthode de travail ?

J'essaie de créer des images à la scène, un peu comme Castellucci, Pippo Delbono, Bob Wilson ou Joël Pommerat créent des images chacun avec son écriture. Nous sommes un certain nombre de metteurs en scène à nous situer dans une esthétique qui relève d'une mise en scène plus globale. Il ya a bien évidemment une part de direction d'acteurs, surtout dans cet objet où sur les 4 interprètes il y a 2 danseurs. J'utilise des images vidéo, mais je voulais travailler avec les danseurs pour créer des images sur la scène, qui déclenchent l'imaginaire du spectateur. Ces danseurs ont un double statut, ils représentent les protagonistes de l'histoire qui est racontée, mais ce sont aussi des doubles, de pures projections de ce qui est interdit, de ce qui est fantasmé par les deux personnages parlants. Tout ce qui appartient à leur imaginaire, à leurs interdits parle par le corps des danseurs. Les deux personnages se racontent leur histoire par l'intermédiaire d'une passion qui a été vécue par un autre couple. Un amour malheureux au sens fort du terme. C'est un mélo, et aussi un mélo politique : ces gens-là sont des pauvres, qui n'ont rien. L'amour est leur seul espoir, c'est l'une des raisons qui fait que le personnage de Niru ne peut pas vivre cet amour, parce que s'il se terminait, elle n'aurait vraiment plus rien. Cela reste un espoir. A la scène, à la différence du cinéma, il n'y a jamais ce moment où c'est dans la boîte. Ce n'est jamais dans la boîte ! Le théâtre, c'est du spectacle vivant, vivant, l'adjectif est important. On recommence à chaque fois et il faut que l'interprète, au sens ou Glenn Gould en est un, fasse en sorte que l'objet, la partition, existe. Au début, ce n'est pas facile pour les interprètes de travailler avec moi parce qu'ils ont l'impression d'être relégués au second plan, alors qu'en fait, ils sont plus que jamais essentiels dans les objets que je fabrique avec la compagnie. Si les interprètes ne sont pas bons, l'objet n'a aucun sens. C'est pour cela que je souhaite continuer à travailler avec certains interprètes, parce qu'ils sont détenteurs d'une mémoire qu'on a en commun. Je travaille les textes comme des partitions, il y a un travail sur la voix, sur le placement de la voix. Il n'y a rien à jouer, les acteurs le savent bien, leur travail c'est d'incarner, de faire entendre. Cette incarnation a un son, ce qui permet à Jean-Baptiste Droulers de composer une bande-son, un des moments du travail que j'adore. Tout ce tissage suggère forcément du hors-champs, que ce soit le son ou les projections vidéo, ce qui est à l'opposé du cinéma où l'image est le champ. Finalement, à la scène, le champ c'est le corps des interprètes.

Où en es-tu de ton projet artistique, quelle est la trajectoire ?

C'est un moment extrêmement important. Concernant la mise en scène, j'ai appris une chose. C'est que le spectateur ne peut pas tout appréhender en même temps. Il y a des vidéos, du son, de la danse, de la parole etc. Or quand il y a trop, il n'y a plus rien, j'apprends vraiment à travailler le rythme, tout en gardant cette sensation de densité, et puis la volonté de dégraisser quand tous les éléments sont là pour parvenir à un certain minimalisme.

J'ai envie aujourd'hui d'être plus proche des interprètes. Le travail sur *amour/ variations* a été douloureux, tout le monde a souffert. Je regrette de ne pas avoir pu consacrer davantage de temps aux interprètes. C'est comme ces grands dîners où il ya une ambiance de liesse collective, mais où finalement on a l'impression de n'avoir vu personne. On va peut-être travailler plutôt sous forme de sessions, progresser pas à pas.

On trouve une conscience politique aigüe dans ton travail. Sans culture, pas de résistance ? Pas de survie ?

La conscience politique est à plusieurs niveaux. Il faut se méfier des pièces qui ont de grands discours politiques. Pour moi, la conscience politique est dans la manière de travailler, dans des égalités de salaires par exemple. Ça paraît anecdotique mais ça ne l'est pas, parce que l'argent est le nerf de la guerre y compris dans le secteur artistique. Dans une équipe, je considère que je ne travaille qu'avec des créateurs, qu'ils soient sur la scène ou derrière les régies. Considérer que l'autre est un être en soi est déjà un acte politique essentiel.

L'acte artistique est aussi un acte politique. Ce qui constitue un individu, c'est sa conscience, son imaginaire et son besoin de beauté. Nous vivons dans un monde que je considère comme pornographique, dans lequel on passe sur le corps des gens ; l'acte artistique est à l'opposé, puisqu'il consiste à faire du lien avec l'autre. C'est la raison pour laquelle il est hors de question que j'utilise le terme de public, ce mot qui évoque une masse informe. Depuis que Monsieur TF1 nous a expliqué ce qu'était le public, c'est plus que jamais un terme qu'il faut bannir. Il ya des spectateurs, c'est-à-dire des singularités, des êtres humains avec lesquels on construit du lien. Si on part de l'hypothèse qu'un individu est constitué par sa mémoire, ce à quoi je crois profondément, je fais partie de cette humanité qui crée de la mémoire et de la beauté. J'étais récemment en Toscane, quand je vois les tableaux de Raphaël ou du Titien, c'est à chaque fois quelque chose qui me nourrit et qui me donne de la force, qui me rend une certaine fierté. Quand je suis face au monde politique et économique, qui n'est finalement qu'un seul monde, je ne suis pas heureuse d'être dans ce monde. Si l'acte artistique est devenu cette chose essentielle pour moi, c'est parce qu'il y a quelque chose dans ce monde qui ne me convient pas. C'est définitif et ça ne s'arrangera pas au vu de la situation actuelle. La résistance c'est ça, c'est de poser l'acte artistique, de revenir à la conscience et à la beauté. A ce qui fait que le spectateur va développer son propre imaginaire, sa propre lecture de l'objet, un point de vue, bref une conscience, et qu'on ne lui donne pas un spectacle clé en main.

On ne fait pas de la télé, ce n'est pas qu'on n'est pas là pour divertir, il y a de l'Entertainment de très haut niveau ; mais mon ambition est de proposer des objets qui emmènent le spectateur sur d'autres territoires et qui vont déclencher une logique émotionnelle qui fera mémoire. Je pense qu'aujourd'hui, l'acte artistique est le seul acte politique qui ait du sens.

2009 verra ton retour au cinéma ?

Je prépare un long métrage qui s'appelle *Double Je*. Un film fantastique, qui rejoint ce sur quoi je travaille au théâtre, essayer de dire à la scène tout ce qui n'est pas exprimé de manière explicite. La réalité est une chose complexe dont une part appartient à la fiction, au désir, à la création de chacun. J'aime le cinéma de Cronenberg, de Lynch, des films qui m'emportent dans des univers ou l'on n'est pas dans des logiques de narration mais de sensation. Avant Rivette, le terme de mise en scène n'existait pas au cinéma, c'est lui qui a amené ce terme. ça me convient bien, je suis un metteur en scène qui travaille sur des syntaxes différentes, celle du cinéma est différente de celle du théâtre, même s'il peut y avoir des territoires communs. Ces cinq dernières années, j'ai beaucoup travaillé à la scène, j'ai envie de revenir au cadre, au plan et à cette syntaxe-là.

La Spirale : <http://laspirale.org/texte.php?id=197>

Date de mise en ligne : 03/02/09

Guide

Critique

16 Théâtre 18 Danse 20 Autres scènes 22 Musiques 25 Clubbing 26 Enfants 27 Expos 31 Loisirs, idées 32

Théâtre

SÉLECTION CRITIQUE PAR
SYLVIANE BERNARD-GRESH

L'AFFAIRE DE LA RUE DE LOURCINE

D'Eugène Labiche, mise en scène de Jérémie Lippmann. Durée : 1h15. 16h (sam.), 21h (du mar. au sam.), la Pépinière Théâtre, 7, rue Louis-le-Grand, 2^e, 01-42-61-44-16. (11-38 €).
On avait vu des versions très différentes de cette pièce célébrissime : des drôles et légères, avec des effets efficaces, des angoissées angoissantes avec un cadavre dans le placard, mais une version à ce point ennuyeuse, jamais. Ni rythme, ni respect de la mécanique comique propre à Labiche, ni point de vue sur la pièce. Rien d'autre que les lendemains dépressifs de deux pochtronnes qui cuvent après leur cuite. Christine Pignet traverse la scène en long et en large. Le metteur en scène fait grand cas de son embonpoint. C'est une actrice qui vaut mieux. Pierre Berriau (Mistingue) caricature à l'excès. Yann Collette tente de donner une forme à Lenghümé, mais cela ne suffit pas. Pour décorer l'ensemble, on fait chanter (plutôt mal) des chansonnettes sur des airs du XX^e. C'est raté et pathétique. Rien ne prend.

AMOUR/VARIATIONS

D'Anne Théron, mise en scène de l'auteur. Durée : 1h30. Jusqu'à 25 jan., 16h30 (dim.), 20h (jeu.), 21h (mer., ven., sam., mar.), Théâtre de la Commune, Centre dramatique national d'Aubervilliers, 2, rue Edouard-Poisson, 93 Aubervilliers, 01-48-33-16-16. (11-22 €).
La chaleur, la poussière et l'ombre salvatrice du soir servent de cadre à la passion soudaine et brutale entre un propriétaire terrien et une fille en rupture de ban. Mais l'histoire n'est pas en direct sur scène, elle y est vécue par procuration. Car Tomeo et Niru se donnent tacitement rendez-vous tous les après-midi pour se raconter encore et encore

ce qui leur apparaît comme l'événement majeur de leur vie, mais dont ils n'ont été que les témoins... L'idée est belle, défendue de bout en bout dans un texte solidement écrit, illustré par une scénographie hélas parfois trop précieuse. Des quatre interprètes, seule Nirupama Nityanandan relève le défi avec une grâce certaine... E.B.

CHARLES GONZALÈS DEVIENT CAMILLE CLAUDEL

Durée : 1h15. A partir du 14 jan., 21h (du mar. au sam.), Théâtre des Mathurins, 36, rue des Mathurins, 8^e, 01-42-65-90-00. (14-28 €).

Une vague robe, un vieux manteau troué, les cheveux ébouriffés... Charles Gonzalès en scène se travestit à peine.



Ecoutez les critiques des journalistes de Télérama Sortir sur France 1 dans la chronique d'Olivier Emond, "Salle", du lundi au vendredi à 22h

Mais le féminin et le masculin existent-ils encore quand la folie, à pas feutrés, l'emporte ? C'est justement ce que l'acteur donne à voir à travers la correspondance de l'artiste. Ça commence par une simple lettre d'amour, où elle demande à "Monsieur Rodin" en post-scriptum : "Surtout ne me trompez plus" ; ça finit, peu avant la mort, par une missive résignée de la "sœur en exil" à Paul. Un monologue

qui achève de séduire et entend la langue de la si proche de celle de

CHEMISE PROPRE ET SOULIERS VERNIS

De Jean-Pierre Bodin, 7^e de l'auteur. Durée : 1h31. 8 fév., 16h (sam., dim.), 1 jeu., 20h (mar.), 20h30 Artistic-Athévains, 45 bis Richard-Lenoir, 11^e, 01-41-15-30 €).

A travers des ant silhouettes qu'il dess mots, Jean-Pierre Bo acteur, conteur, chat un peu funambule a d'"attraper" l'âme de à la campagne : les z naissent, l'érotisme é les gars qui emballent les filles qui font tapi bagarres et les ivress Trois très bons musis parfois travestis de m burlesque, et une qu d'instruments accomp récit. Une guirlande multicolores est susp au-dessus d'une salle reconstituée. Cet uni bricolé, tendre et poé parfois, mélancolique l'impression d'un sp de colportage qui rest moments fugitifs de la mémoire populaire On pense parfois à ce films de Fellini ou de A la fin les spectateur invités au bal.

LE COMIQUE

De Pierre Palmade, mis d'Alex Lutz. Durée : 2h15. 20h30 (du mer. au sam.), Fontaine, 10, rue Fontaine, 74-74-40. (28-48 €).

A quelques semaines nouveau spectacle, tu connaît une panne sé

Derniers jours

CONVERSATIONS AVEC MA MÈRE

D'après Santiago Carlos Oves, mise en scène de Didier Bezace. Durée : 1h10. Jusqu'à 18 jan., 17h (dim.), 20h45 (jeu., ven., sam.), les Gémeaux, 49, av. Georges-Clemenceau, 92 Sceaux, 01-46-61-36-67. (16-24 €).

Adapté du film argentin de Santiago Carlos Oves, le spectacle met en scène la conversation d'un fils quinquagénaire, embourbé dans les difficultés économiques et existentielles, avec sa mère âgée de 82 ans, à la mémoire défaillante. Acculé par la grande crise de 2001, il vient lui demander de récupérer pour le vendre l'appartement qu'elle habite. Le dialogue, troué par les absences, les coq-à-l'âne obsessionnels de la mère et les empêchements du fils, est souvent cocasse, toujours empreint d'émotion contenue. Isabelle Sadoyan, délicate et facétieuse, joue une vieille dame indigne, insurgée contre la solitude et l'égoïsme ; Didier Bezace, un fils courbé sous le poids du monde, inhibé dans ses rapports compliqués avec sa mère. La mise en scène intelligente, délicate et pudique, fait entendre l'humanité de cette rencontre ambiguë et finalement lumineuse.

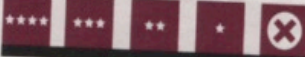
LA VRAIE FIANCÉE

Tout public, à partir de 7 ans. D'après les frères Grimm, mise en scène d'Olivier Py. Durée : 1h20. Jusqu'à 18 jan., 15h (mer., dim.), 17h (dim.), 20h (sam.), Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17^e, 01-44-85-40-40. (9-26 €).

Une fête des lumières où un ange vient au secours des enfants qui travaillent, où un jardinier conduit la chorale des oiseaux, où une petite fille se perd dans le jardin des pourquoi : "Pourquoi ma mère est-elle morte ?", "Pourquoi ma marâtre me hait-elle ?", "Pourquoi mon père m'abandonne-t-il ?" Aucune autre réponse à ces questions graves que l'attention à la beauté, au miracle de la vie présente, à l'absolu de l'amour. Et surtout à la magie d'un théâtre qui réenchante le monde, lui donne sens et en révèle la vérité. Enfants et adultes sont émerveillés par ces six acteurs émouvants, drôles, chanteurs et musiciens) et emmenés peu à peu au cœur des blessures intimes, là où s'engendrent la poésie et l'amour. Olivier Py adapte avec une invention verbale formidable, un sens du rythme et de la fête étonnant, ce conte peu connu des frères Grimm. Il y a du sacré dans cette offrande de Noël.

Programme 17/23 janvier 09

BRAVO BIEN PAS MAL BOF HÉLAS



THÉÂTRE

AMOUR/VARIATIONS

D'ANNE THÉRON



Cette femme de profil, tout au fond de la scène, qui oscille de manière morbide nous l'annonce d'emblée : cette histoire finira mal. Un homme et une femme racontent l'événement le plus fort de leur vie, dont ils n'ont pourtant pas été les acteurs mais les témoins : la passion fulgurante de leur patron pour une passante sans bagages, sur fond de vignes arides et de chaleur harassante. Tomeo et Niru, les employés, ont observé le drame de loin et se donnent chaque jour rendez-vous pour remâcher ensemble ce souvenir-là.

La prose concrète, précise, charnelle, de l'auteur-metteur en scène, Anne Théron, sonne fort sur le plateau. Tout comme sa subtile scénographie où des pans de tulle reflètent les images fantasmées de corps réunis et caressants, projections de ce que les récitants n'osent pas vivre en direct. Il y a de la matière dans ce spectacle et l'ambition revendiquée (un peu trop voyante d'ailleurs) d'une œuvre totale qui convoquerait tous les sens (les corps des deux personnages sont doublés par ceux d'un couple de danseurs, la bande-son souligne la moindre émotion).

Mais la promesse n'est pas tenue, car pour une interprète hors pair à la vertu quasi incantatoire (Nirupama Nityanandan), on en compte trois autres trop transparents. Tout ce travail pour buter sur ce dernier écueil... **E.B.**

Jusqu'au 25 janvier au Théâtre de la Commune, Aubervilliers (93), tél. : 01-48-33-16-16. Les 5 et 6 février au Théâtre de l'Espace, Besançon (25), tél. : 03-81-51-13-13. Du 14 au 16 avril à la Comédie de Béthune (59), tél. : 03-21-63-29-19.

ET AUSSI

DANSE ★★★ Avec le **festival Suresnes cités danse**, qui fête cette année sa 17^e édition, le mouvement hip-hop joue gagnant à tous les coups. Les pionniers, comme Gabin Nuissier et Storm, y répondent présents pour pointer l'histoire et dégager la route ; les jeunes s'y confrontent à des chorégraphes contemporains, comme Pierre Rigal ou Nasser Martin-Gousset, pour muscler leur potentiel. Le menu 2009 s'annonce palpitant avec des créations (Joëlle Bouvier, Raphaëlle Delaunay) et des reprises (*le Roméo et Juliettes* de Sébastien Lefrançois).

Suresnes cités danse, jusqu'au 1^{er} février au Théâtre Jean-Vilar, Suresnes (92).
Tél. : 01-46-97-98-10.

La Comédie

Backstage : L'indiscipline à la p

Le rendez-vous du programme « Backstage » de la Comédie s'appuie sur quatre spectacles « pluri-indisciplinés »... Ils sont le fruit d'une sélection faite d'émotions fortes, d'envie de faire partager au public stéphanois de beaux moments de véritables créations.

Deux fois l'an, la Comédie « lâche les chiens » avec ses deux volets « Backstage ». Confiée à François Béchaud, rompu à l'exercice..., la programmation de ces temps très particuliers, où le jeu est de briser les barrières entre les disciplines, de surprendre, de jouer avec les codes, d'inviter des créateurs de tous poils à frotter leurs talents aux appétits multiples et variés des amateurs de théâtre. Sont ainsi appelés à venir nous secouer les neurones Anne Théron, Raphaëlle Delaunay, François Hiffler et Pascale Murtin ainsi que Pio Marmai. Pour chacun des spectacles nous présentons l'équipe, puis le « mot de l'auteur ». Nous avons aussi demandé à François Béchaud de nous dire pourquoi il a tenu à retenir chacune des ces quatre performances... La parole au programmeur...

Amour / Variations

Texte et mise en scène : Anne Théron
Assistée d'Esther Mollo
Scénographie : Barbara Kraft
Lumière : Benoît Théron
Son : Jean-Baptiste Droulers
Images : Jean-Louis Gonnet
Chorégraphie : Claire Servant
Avec : Pedro Cabanas, Raphaëlle Delaunay, Nirupama Nityanandan et Eric Stiefatre



Le mot de l'auteur : « Plus je progresse dans mon travail de mise en scène, plus je m'intéresse aussi à ce qui se joue au-delà des mots et même des corps, pure fiction ou folie de l'être, cachée au fond de sa boîte crânienne. Qu'est-ce qui est vrai dans ce que racontent Niru et Tomeo, sinon leur désir impossible ? La fille et le patron ont-ils réellement existé, cette passion a-t-elle vraiment eu lieu ? Quelle est la nature de l'érotisme qui lie Niru et Tomeo, car de l'érotisme il y en a, ainsi qu'une singulière jouissance dans l'interdit qu'ils s'imposent. Il ne s'agit pas d'une recherche sur la psychologie du personnage, mais d'aller fouiller dans l'inconscient des mécanismes et d'en représenter les différents niveaux comme autant de composantes de l'objet théâtral. »

Le coup de cœur du programmeur :

« Parce que j'ai rencontré Anne Théron, une tornade, vu un de ces spectacles, adaptation de « La religieuse » de Diderot, une réussite implacable, impressionnante. J'ai lu le texte qu'elle a écrit pour ce spectacle, j'ai beaucoup pensé à Marguerite Duras, et enfin je connais les danseurs et comédiens engagés pour ce projet, et là, je me suis dit : « Faut pas passer à côté ».

Mardi 2 et mercredi 3 décembre à 20 h

Vestis

Chorégraphie : Raphaëlle Delaunay
Costumes : Agathe Delabre, Raphaëlle Delaunay
Scénographie : Virginie Mira
Chant : Beñat Achiary
Lumière : Jérôme Delporte
Électroacousticien : Pierre Boscheron
Avec : Raphaëlle Delaunay, Agathe Delabre, Beñat Achiary
Le mot de l'auteur : « Au départ, il y a mon penchant pour le transformisme et mon plaisir à incarner des personnages par le biais du costume. Ensuite, la rencontre avec Agathe Delabre, costumière, a déclenché le processus de recherche autour de la question du corps et de l'identité à travers le vêtement. Parce que nous avons vite été confrontées



BACKSTAGE / COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE

Une question d'identité(s)

Du 2 au 13 décembre, Backstage creuse les rapports entre générations

La première session de « Backstage » se déroule à la Comédie de Saint-Étienne, du 2 au 13 décembre prochains. Elle s'inscrit dans le prolongement de la thématique choisie cette année : la famille.

Quatre spectacles qui jouent la carte de l'identité

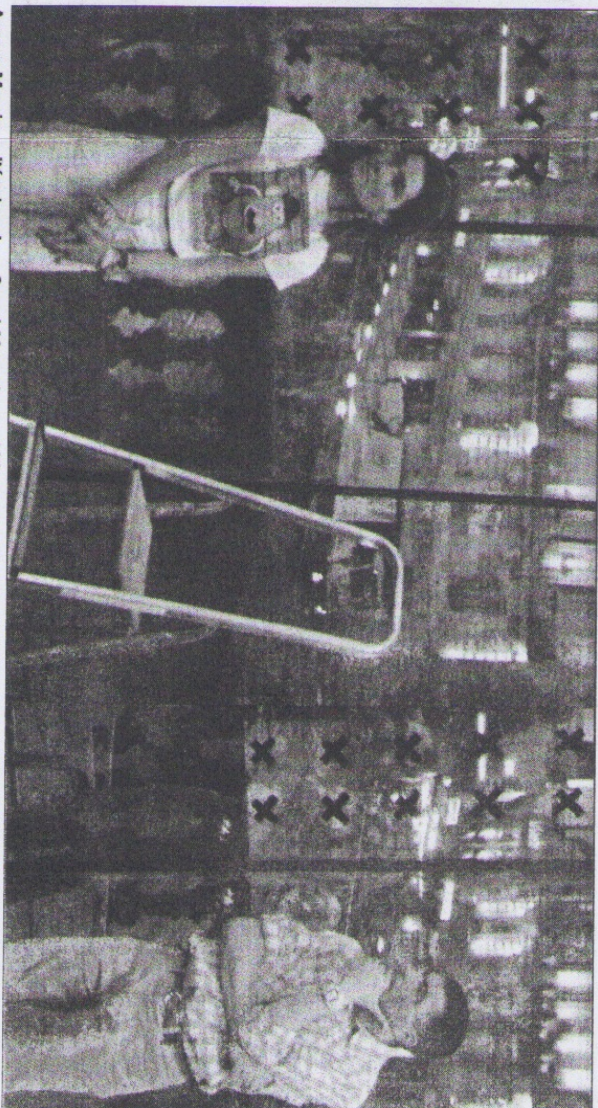
Ainsi, au fil de quatre spectacles, ce sera l'occasion de

creuser les rapports passionnants entre les générations. À noter que pour la première fois, l'intégralité de ces représentations est présente dans l'abonnement de la Comédie. Un moyen de découvrir ce « Backstage » où se mêlent harmonieusement différentes disciplines artistiques.

Dès le mardi 2 décembre, place à « Amour/Variations », écrit et mis en scène par l'auteur et cinéaste Anne Thérion, dont la création s'est faite il y a quelques jours à Aubervilliers. Il s'agit d'une histoire à deux voix et quatre corps dans laquelle Niru et Toméo dévoilent leur désir impossible, parlent en dansant d'un érotisme qui n'ose pas encore dire son nom. Le spectacle suivant est « Vestis », qui a été créé en avril à Chailloz. Il s'agit d'une chorégraphie de Raphaëlle Delaunay, formée au ballet de l'Opéra de Paris. L'idée est de questionner l'identité à travers le rapport corps/vêtement.

Fidèle à la thématique de l'année : la famille

Pour ce faire, elle est accompagnée, sur scène, d'Agathe Delabre et sa machine à coudre, ainsi que de Benat Achary. Ce dernier, à l'origine chanteur basque tra-



Avec « Ma vie », l'équipe de « Grand Magasin », déjà venue il y a deux ans avec le « Cinquième forum du cinéma d'entreprise », propose un moment jubilatoire, écrit et interprété par François Hiffier et Pascal Murtin / Photo DR

ditionnel, s'est investi dans un travail sur les musiques ethniques. Résultat somptueux.

On change de tonalité avec « Ma vie ». L'équipe de « Grand Magasin », déjà venue il y a deux ans avec le « Cinquième forum du cinéma d'entre-

prise », propose un moment jubilatoire, écrit et interprété par François Hiffier et Pascal Murtin. Il y est ques-

tion de petits riens, via des chansonnettes tendrement idiotes et des divagations surréalistes. Une façon vagabonde et festive de montrer de quelle manière nos souvenirs façonnent nos gestes ou nos expressions. Enfin, la « Quincaille moderne » présente « Lampenfieber », que l'on peut traduire par « La fièvre des néons ».

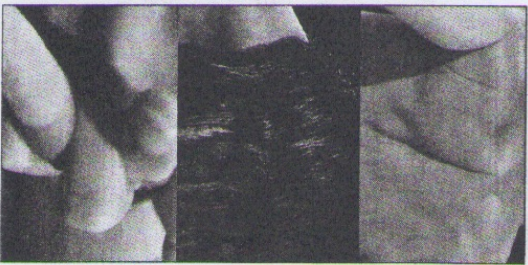
Le texte et la mise en scène sont signés de Pio Marmat qui, comme les interprètes, est issu de l'École de la Comédie.

Tous ont ici pour ambition de traquer le sacré, de se demander en quoi les mythes peuvent influencer sur la trivialité de notre quotidien. La vidéo de Guillaume Marmatin y ajoute son œil décalé.

> NOTE

« Amour/Variations » les 2 et 3 décembre à 20 heures au Théâtre Jean-Dasté.
« Ma vie » le 9 décembre à 20 heures au Théâtre Jean-Dasté.
« Lampenfieber » du 10 au 13 décembre à 20 heures à l'Ulysse.

Tel. 04 77 76 14 14



« Amour/Variations » écrit et mis en scène par l'auteur et cinéaste Anne Thérion / Photo DR

AMOUR/VARIATIONS

Théâtre de la Commune (Aubervilliers) janvier 2009



Mélodrame écrit et mis par scène par Anne Théron, avec Pedro Cabanas, Raphaëlle Delauney, Nirupama Nityanandan et Éric Stieffatre.

Anne Théron, romancière, auteur dramatique, cinéaste et metteur en scène, porte à la scène "**amour/variations**" un opus incontestablement durassien pour "emmener le spectateur dans un imaginaire" à partir d'une très singulière combinaison de l'organique et de la sensation.

Un homme et une femme, pétrifiés devant le mystère et le désir d'amour, ressassent l'histoire d'une passion violente dont ils furent les témoins, entre leur patron et une jeune femme inconnue venue de nulle part, et dont ils sont aujourd'hui les dépositaires, comme un substitut de leur propre aspiration vers l'absolu.

Jeu de miroir déformant, cimaises aux rais lumineux, images dévoilées en vidéo et micros HF qui captent les souffles, ciment le ballet des corps qui se cherchent et se séparent dans une scénographie très esthétisante de **Barbara Kraft**.

Le travail sur les mots sur leur résonance, qui passe également par la sonorité des langues étrangères utilisées, l'espagnol et le tamoul, et le langage corporel à travers la danse, de la danse indienne très codifiée au tango animal et sensuel, est également exemplaire au terme d'une mise en scène délibérément cinématique qui fait de ce spectacle un objet d'art total et conceptuel.

Ce voyage mental au cœur de l'incandescence de l'amour est instrumentalisé par un quartet remarquable, avec les comédiens-danseurs, **Nirupama Nityanandan** et **Pedro Cabanas**, et les danseurs-comédiens, **Raphaëlle Delaunay** et **Éric Stieffatre**, dont la prestation est d'une rigueur admirable.

MM



ANTIGONE HORS-LA-LOI

REVUE DE PRESSE 2007

**D'APRES LE TEXTE ANTIGONE DE SOPHOCLE
ADAPTATION ET MISE EN SCENE / ANNE THERON**

ANTIGONE HORS-LA-LOI

L'an dernier, Anne Théron était venue présenter « La Religieuse » sur la Scène nationale de Poitiers. Une adaptation bouleversante de la pièce de Diderot, qui tourne aujourd'hui dans le monde entier. Elle revient avec son « Antigone, hors-la-loi » ou l'histoire d'une radicalité assumée.

LAURENT FAVREUILLE

La saison dernière, Anne Théron avait enthousiasmé les amateurs de théâtre poitevins avec « La Religieuse », de Diderot. Cette année, c'est à un autre personnage de femme qu'elle s'est attaquée, avec une adaptation très personnelle du mythe d'Antigone.

Antigone est sans doute l'un des personnages les plus célèbres de la mythologie grecque. L'un des plus adaptés aussi... Mais rares sont les femmes qui ont tenté de mettre en scène le destin de cette héroïne antique prête à défier l'ordre établi, à braver la mort, pour pouvoir enterrer son frère dignement. Fille incestueuse d'Œdipe et de Jocaste, Antigone assume cette radicalité jusqu'au bout et finit par se pendre.

L'auteur et metteur en scène de théâtre assure ainsi que sa pièce est « directement inspirée de l'Antigone de Sophocle ». Mais elle s'en démarque néanmoins de plusieurs façons. Tout d'abord, si le cadre temporel se limite à l'ultime journée d'Antigone — comme chez Sophocle — sa progression dramaturgique est entrecoupée de nombreux flash-back. « Le parti pris est d'organiser le récit comme si Antigone, dans un ultime sursaut, la corde déjà autour du cou, revivait au cours de cette dernière journée, une série d'événements dont on ne sait plus s'ils sont réels ou hallucinatoires, précise Anne Théron. Notre but est que le spectateur se rende compte, à mesure de la progression du récit, qu'il est dans la tête d'Antigone. »

Selon l'auteur, la pièce aurait même pu s'appeler « L'Ultime fiction d'Antigone », avec ce parti pris qui implique un rythme de plus en plus rapide et soutenu jusqu'à la fin... « Jusqu'au souffle coupé ». Les voix et les respirations des acteurs tiennent, en effet, toujours une place très importante dans le théâtre d'Anne Théron : tout le pla-



L'Antigone d'Anne Théron est une invitation à découvrir une héroïne fidèle à Sophocle, mais qui ouvre la voie à de nouvelles interrogations.

teau est sonorisé, avec un travail minutieux sur la spatialisation du son.

C'est d'ailleurs toute une équipe qui s'est mobilisée autour du metteur en scène. Pour son « Antigone », Anne Théron a ainsi travaillé avec une dramaturge, Chantal Nicolai, et une chorégraphe, Charlotte Gault, mais elle s'est aussi attachée les services de Chantal Perret-Jannelle, pour le travail de la voix, et de Jean-Baptiste Droulers, pour le son. « Jean-Baptiste est un véritable sound-desi-

gner comme on en trouve au cinéma », explique le metteur en scène qui est également réalisatrice de cinéma (lire ci-dessous).

Le résultat est saisissant : on entend le souffle des acteurs, le frolement des corps... Et les « voix off » sont omniprésentes. La pièce s'ouvre, d'ailleurs, sur l'un de ces monologues désincarnés alors que la salle est encore plongée dans le noir. « J'aime que le texte sonne, j'aime qu'on l'entende, rappelle Anne Théron. Comme disait Thomas Bern-

hard à ses comédiens : « Ne jouez pas le texte. Dites-le... Mais dites-le bien ! » C'est important, mais c'est très dur. »

La voix pourtant n'est rien sans un corps pour la porter. Surtout s'il faut en révéler les faiblesses. C'est sans doute pour cela que l'Antigone d'Anne Théron traverse le plateau sur des pointes de ballerine. « Antigone, conclut-elle, est une femme qui cherche perpétuellement un point d'équilibre et qui ne le trouve pas. »

ZOOM | STAGE D'ANALYSE DE FILMS

ANNE THÉRON FAIT SON CINÉ



Anne Théron est auteur et metteur en scène de théâtre, mais elle a aussi réalisé des courts et métrages de cinéma.

En marge des représentations de sa pièce « Antigone, hors-la-loi », l'auteur, metteur en scène et cinéaste Anne Théron anime un stage d'analyse de films, en collaboration avec le cinéma du Théâtre-Scène nationale de Poitiers.

Le thème retenu, qui fait écho au personnage d'Antigone, s'intéresse aux « Figures de la radicalité », à travers l'étude de quatre films.

« Qu'est-ce que la radicalité ? » interroge Anne Théron. « C'est la question que je me suis posée en abordant le personnage d'Antigone. Ou plus exactement, je me suis demandée ce qui pouvait avoir amené cette jeune femme à une

telle radicalité. C'est-à-dire à mettre sa vie en jeu. Comme la radicalité conduisait forcément à se situer en dehors de la norme, et donc à être hors-la-loi avec les conséquences que cela implique. Et puis, lentement, je me suis aperçue, au fur et à mesure de l'émergence du texte, que c'était cette radicalité, ce "hors-norme", qui autorise la fiction, parce qu'un personnage qui refuse de négocier avec le monde ouvre forcément la voie à un autre univers. Pour ce week-end cinéma autour de la notion de radicalité, nous avons choisi quatre films qui présentent les parcours de trois femmes et d'un enfant, dans des

époques et des contextes différents. Mais ce qui lie ces quatre personnages, c'est leur refus d'une réalité qui ne correspond pas à leur volonté. Tous, à leur manière, sont hors-la-loi, et c'est en toute conscience qu'ils refusent de plier. »

POUR FILMS POUR UN WEEK-END CINÉMA

« L'enfance d'Ivan » est le premier film d'Andrei Tarkovski. « C'est un film que j'ai découvert très récemment, poursuit la réalisatrice. C'est une pure merveille. Il nous permettra de montrer que la radicalité ne s'exerce pas seulement chez les femmes. »

Quant à l'idée de présenter « Gloria », de John Cassavetes, elle revient à Marielle Millard, la responsable du cinéma du Théâtre. « C'est un beau parcours de femme, mais c'est aussi l'un des rares films dont Cassavetes n'est pas fier... Le rapport des créateurs avec leur création est souvent étrange », poursuit Anne Théron. Dimanche, place à « Gertrud », de Carl Von Dreyer, suivi de « Médée », de Lars Von Trier. « Il n'y a pas une once de gras dans ce film-là, conclut la cinéaste. On y retrouve toute la monstruosité du mythe de Médée. »

→ PROGRAMME



« Gloria » de John Cassavetes.

Encore deux représentations. — Les deux dernières représentations de « Antigone, hors-la-loi », d'Anne Théron, sont données ce vendredi soir et demain samedi, à 20 h 30, au centre culturel de Beaulieu, à Poitiers (durée de la pièce : 1 h 30). Tarifs : 8 à 17 €.

Renseignements auprès du Théâtre-Scène nationale de Poitiers au 05.49.39.29.29.

Distribution. — Texte et mise en scène, Anne Théron (compagnie Les Productions Merlin) ; conseiller artistique : Christian Vanderborght ; dramaturge : Chantal Nicolai ; chorégraphie : Charlotte Gault ; scénographie et costumes : Barbara Kraft ; travail de la voix : Chantal Perret-Jannelle ; lumières : Benoît Théron et Amaury Seval ; son : Jean-Baptiste Droulers ; régisseur général : Richard Ageorges. Quatre comédiens : Fanny Avram (Antigone), Jerry Di Giacomo (Œdipe), Natalia Wolkowinski (Le Chœur), Alexandre Zeff (edipé).

Trois voix off : Marc Barbé (l'homme), Sylvie Debrun (Jocaste), Fanny Avram (Antigone). Stage cinéma. — Le stage de cinéma, intitulé « Figures de la radicalité », et encadré par Anne Théron, aura lieu samedi et dimanche. Quatre films, écho pluriel à « Antigone, hors-la-loi », ont été retenus par le service cinéma de la Scène nationale, avec la complicité d'Anne Théron.

→ « L'enfance d'Ivan », d'Andrei Tarkovski, samedi, à 14 h.
→ « Gloria », de John Cassavetes, samedi, à 20 h 30.
→ « Gertrud », de Carl Theodor Dreyer, dimanche, à 9 h 30.
→ « Médée », de Lars Von Trier, dimanche, à 14 h 30.

Tarifs stage + films : 30 € plein, 23 € adhérents, 15 € Arts du spectacle. Inscriptions sur www.ltheatre-poitiers.com ou à l'accueil du Théâtre.

Invitations

Théâtre

Electre

Soirées Télérama Sortir les 23 et 24 jan., 20h30, Théâtre des Amandiers, 92 Nanterre. Location : 01-46-14-70-00.

La pièce est, on le sait, une splendeur. Fabienne Pascaud, qui a vu la mise en scène qu'en fait Philippe Calvario, ne l'a guère appréciée. Sans doute s'est-il attaqué à une œuvre que son inexpérience ne pouvait mettre en valeur. **J.S.**

Antigone, hors-la-loi

Soirées Télérama Sortir les 23, 24 et 25 jan., 20h30, Théâtre de la Commune, 93 Aubervilliers. Location : 01-48-33-16-16.

On se souvient de la magnifique adaptation réalisée et jouée par Anne Théron de *La Religieuse* de Diderot. On assiste cette fois à la dernière journée d'Antigone qui se condamne à mort en décidant, contre la volonté du roi Créon, son oncle, de donner une sépulture à son frère. Véritable tête chercheuse du théâtre, Anne Théron introduit dans son spectacle le personnage de Jocaste, sa mère. Un moment vraisemblablement d'une intense qualité. **J.S.**

Danse

Sur le fil..., compagnie Gang Peng

Soirée Télérama Sortir le 27 jan., 21h, Théâtre de Suresnes, 92 Suresnes. Location : 01-46-97-98-10.

Le chorégraphe chinois Gang Peng met à jour des idées subtiles nourries par ses apprentissages sophistiqués dans la tradition de l'Opéra de Pékin. Sa nouvelle pièce, *Sur le fil...*, entre hip-hop et danse contemporaine, rassemble six hip-hoppeurs et deux marionnettistes pour explorer le thème de la manipulation dans un piège de cordes, courroies et autres rubans à usage multiple. **R.B.**

Classique

Orchestre national d'Île-de-France

Soirée Télérama Sortir le 29 jan., 19h30, auditorium Saint-Germain. Location : 01-43-68-76-00.

Basson, cor anglais, trombone, alto, violoncelle, contrebasse... L'Orchestre national d'Île-de-France propose un concert en *Clé de fa* ! Au programme de cette soirée originale et variée : Bernard Salles, Domenico Torta, David Uber, François Devienne, mais aussi Beethoven et Mozart. De drôles de formations à découvrir en famille ! **J.C.**

Gabriel Fauré, Johannes Brahms

Soirée Télérama Sortir le 25 jan., 20h, auditorium d'Orsay. Location : 01-40-49-47-50.

Pour célébrer ses vingt ans, l'auditorium d'Orsay rend hommage à deux de ses compositeurs de musique de chambre préférés : Fauré et Brahms. Eric Le Sage (piano), François Salque (violoncelle), Lise Berthaud (alto) et Nicolas Dautricourt (violin), interprètent deux quatuors pour piano et cordes : le "n° 2 op. 45" de Fauré et le "n° 2 op. 26" de Brahms. Du sur-mesure pour d'excellents musiciens. **J.C.**

La réservation des invitations se fait en deux temps avec tirage au sort : jusqu'au jeudi 18 janvier, 12h, vous préciserez votre choix ainsi que vos nom et adresse sur 3615 TELERAMA rubrique INV (0,34 €/min). Un numéro vous sera alors attribué; pour savoir si votre nom a été tiré au sort, à partir du jeudi 14h, vous tapez 3615 TELERAMA puis RES suivi de votre numéro de réservation.

le couteau. Un univers qui, somme toute, ressemble étonnamment à certaines cités d'aujourd'hui délaissées par les pouvoirs publics. Si le spectacle finit par convaincre, c'est grâce à quelques trouvailles picturales, comme l'arrivée au milieu de la mêlée de trois mendiants aveugles, et au fait que le metteur en scène avait, avec ces comédiennes chevronnées que sont Catherine Hiegel et Anne Kessler et les jeunes Julie Sicard, Léonie Simaga et Loïc Corbery, de bien bonnes cartes dans sa manche.

MERCI

De Daniel Pennac, mise en scène de Jean-Michel Ribes. Durée : 1h. Le 18 jan., 20h30, Centre culturel Boris-Vian, rue du Morvan, 91 Les Ulis, 01-69-29-34-91. (10-15 €).

TT On entend une ovation. Celui qui en est l'objet vient d'être couronné pour l'ensemble de son œuvre. Il y va donc de ses remerciements. Mais son prix lui donne moins le sentiment de filer vers la gloire que de sentir le sapin. Frappé d'une furieuse lucidité et envahi de cuisants

souvenirs, il tient, compliments d'un propos de plus enclastes. Fort de son de prof et dirigé avec d'esprit par Jean-Pierre qui l'a poussé à se prêter de son propre Pennac se révèle un d'une aisance étonnante.

PEDRO ET LE COMTE

De Félix Lope de Vega, mise en scène d'Omar Porras. Jusqu'au 30 juin, 20h, Comédie-Française, 1, rue de Richelieu, 75002 Paris, 01-42-36-31-10. (10-35 €).

T La fable écrite par Vega, gloire méconnue en France du XVIIIe siècle est délectable. Un homme tombe raide amoureux d'une ravissante paysanne mariée à un homme en condition. Il mettra son œuvre, notamment devant d'honneurs, pour le mari de sa belle. Les tous masqués, comme généralement le cas, metteur en scène d'origine colombienne Omar

Danse

SELECTION CRITIQUE PAR ROSITA BOISSEAU

LES BALLETS C. DE LA B. - KOEN AUGUSTIJNEN

Jusqu'au 27 jan., 20h30 (du mar. au sam.), les Abbesses (Théâtre de la Ville), 31, rue des Abbesses, 18^e, 01-42-74-22-77. (16,50-23 €).

T Que nous réserve le chorégraphe flamand Koen Augustijnen après son formidable "Bâche" ? Intitulée "Import-Export", sa nouvelle pièce tente de lever le sentiment d'impuissance et de colère qui saisit l'artiste devant le chaos de la mondialisation. Sommes-nous devenus des marchandises bonnes à vendre ? Le trafic humain plus ou moins légal est-il en passe de virer à la banalité ? Comment rester des hommes quand le contexte économique et politique réduit les êtres à une monnaie d'échange ? Toutes ces questions et bien d'autres, Koen Augustijnen et ses six danseurs les retournent pour en extraire des images salvatrices dont la beauté et la vérité, aussi éphémères soient-elles, soulagent l'espace d'un moment.

ALEXANDRE CASTRES

A partir du 22 jan., 19h (lun., mar.), Centre national de la danse, 1, rue Victor-Hugo, 93 Pantin, 01-41-83-98-98. (10-12 €).

T Le danseur Alexandre Castres et la danseuse Alice Cassy ne sont qu'une seule et même personne. L'interprète pendant cinq ans de la chorégraphe Pina Bausch passe à l'acte en

solo dans "Monsieur Famous When Dead" en Monsieur Zéro, lui de ne pas avoir la tête plantée dans un décor aune et noir pour évoquer philosophe Cioran et le riche Pierre Desproges. En train de battre des ailes ou de déguster des pains, notre homme - beau, râblé et énergique jusqu'au boutiste - se jette à l'eau du plateau avec la voracité de celui qui n'a rien à prouver. On sur lui immédiatement.

COMPAGNIE BLANCA LI

A partir du 18 jan., 15h (dim. /mar., jeu., ven., sam.), Théâtre de Chaillot, 1, place du Trocadero, 01-53-65-30-00. (21-27 €).

T Six danseurs, huit chansons, une partition originale de Canat de Chizy, un théâtre extralarge - celui de l'autant de paramètres pour pimenter la nouvelle pièce Blanca Li, intitulée "Coro Loco". Traduisant le langage des corps en rythmes, jeux et s'amusant de plusieurs fois le texte des chants et la musique soutiendront les interprètes pour atteindre une fusion spectaculaire. Avec la magie et la fantaisie de Blanca Li, gageons que ce "Corazon" palpitera follement !